

CHAPITRE I

La projection des formations
sociales sur l'espace

RAPPORTEUR : Alfred Schwartz (*ORSTOM*)

Le thème « La projection des formations sociales sur l'espace » est abordé ici à travers deux sortes de contributions : une réflexion d'ordre théorique — celle de Janice JIGGINS — sur le caractère opérationnel des grands types d'approche préconisés par les sciences sociales pour appréhender la

reprendre la terminologie de ROSTOW, alors qu'il semblerait plutôt que l'histoire fût le fruit d'une succession d'événements accidentels.

Les autres modèles se rattachent à la théorie marxiste (référence aux travaux de GODELIER, MEILLASSOUX, TERRAY), pour laquelle les lois de transformation des sociétés s'expriment à travers les relations sociales de production. Les différents modèles qui partent de cette analyse ne sont pas davantage opérationnels. La principale difficulté empirique rencontrée dans l'application du schéma marxiste à l'étude des sociétés rurales en voie de développement est, en effet, d'arriver à déterminer ce qui (à travers le jeu des relations sociales) impose effectivement, en dernier ressort, sa rationalité au système économique.

J. JIGGINS se demande, en second lieu, s'il existe vraiment un rapport déterminant entre l'environnement physique, en particulier quand celui-ci s'avère régulièrement, voire chroniquement, défavorable à l'agriculture et l'organisation socio-spatiale. La réponse est non. Plutôt que de se précipiter sur les solutions miracles proposées par les techniciens, par le biais de transferts technologiques importants, le paysan, qui a un sens inné de la gestion du risque, préfère continuer à recourir aux stratégies d'utilisation de l'espace qui ont fait leurs preuves, puisqu'elles lui ont toujours assuré la survie.

Modèles théoriques inopérants, schémas traditionnels de gestion du risque qui défient la logique technicienne, que faire? Quelques recommandations sont avancées. Primo, reconsidérer la place de la femme dans l'agriculture, complètement ignorée par le planificateur, le producteur étant avant tout l'homme, ce qui est bien sûr faux. Secundo, avoir une connaissance suffisante des situations, pour éviter les erreurs, grossières dans les actions à entreprendre. Tertio, veiller à ce que les technologies nouvelles soient non seulement appropriées, mais aussi introduites sans donner l'impression d'être parachutées d'en haut.

Les études de cas présentées par G. SAVONNET, J.-P. CHAUVEAU, Th. KOPY constituent autant d'illustrations de ce que peut être pour une société donnée, dans un contexte historique donné, sa façon de se projeter sur l'espace.

Par G. SAVONNET, la relation entre organisation socio-politique et organisation du terrain est

quasi mécanique. Une relation non pas statique, mais dynamique, qui se transforme chaque fois que le schéma d'organisation sociale, lui-même, subit des changements.

simplement une entité à la fois familialement et démographiquement plus étendue que la maisonnée. C'est dans un dernier temps seulement qu'apparaît la communauté villageoise, résultat d'un mouvement de concentration de populations qui se produit avec la pression exercée par les Peul sur le pays bwa à partir de 1840. En même temps que s'opère cette restructuration socio-politique, on assiste à un regroupement des champs cultivés : une première couronne est exploitée sur la base du quartier, une seconde, ouverte dans la forêt, par l'ensemble du village. Organisation de l'espace qui se modifie encore, dans un troisième temps, sous l'impact colonial. La sécurité étant à nouveau assurée, les populations restent rassemblées dans les villages, mais reviennent au système ancien de culture sur parcelles familiales isolées.

En pays mossi, enfin, c'est à une société politique à pouvoir centralisé que nous avons affaire — une société de type « féodal », pour reprendre la terminologie de G. SAVONNET. L'une des caractéristiques principales de cette organisation politique est d'assurer aux populations rurales, grâce à une armée de cavaliers importante, une grande sécurité. Cette sécurité permet un aménagement « aéré » de l'espace, dont le canevas reflète le schéma d'organisation sociale : l'unité d'habitation de base, la zaka — la famille étendue — (qui compte de 15 à 30 personnes), est aussi l'unité d'exploitation de base. Les familles étendues d'un même lignage forment un quartier. Plusieurs quartiers forment à leur tour un village. L'organisation sociale mossi n'est pas mise en cause par le colonisateur, conscient d'être en présence d'un Etat structuré. L'aménagement de l'espace ne subira donc aucune transformation majeure. C'est la pression démographique qui entraîne, dans les années 1950, un certain éclatement des exploitations, se traduisant par un émiettement des unités d'habitation et, à partir de 1960, un mouvement de colonisation en direction d'autres régions de Haute-Volta.

La démarche de J.-P. CHAUCHEAU — quoique le langage utilisé soit ici totalement différent — rejoint, dans ses résultats, celle de G. SAVONNET.

C'est à travers la reconstitution de l'histoire économique et sociale des Baoulé, que ce chercheur essaie de cerner les rapports que ceux-ci ont entretenus depuis leur implantation en Côte-d'Ivoire, au début du XVIII^e siècle, jusqu'à nos jours avec leur espace. Un espace que J.-P. CHAUCHEAU ne limite pas à l'espace agraire, mais auquel il inclut les dimensions spécifiquement sociales et culturelles sans lesquelles on ne peut comprendre le système productif d'une société paysanne. Seront ainsi étudiées les formes d'implantation et d'exploitation des établissements humains baoulé à diverses

époques historiques.

La première de ces époques commence avec la mise en place des Baoulé, et va jusqu'au début du XIX^e siècle. Elle se caractérise par l'expansion d'un système économique dans lequel les échanges extérieurs (or, kola) et la captivité jouent un rôle important. Concrètement, cela se traduit par une occupation de l'espace qui vise à contrôler l'ensemble régional nouvellement investi à partir de gros centres de dispersion.

Après 1920, le développement du commerce extérieur sur le littoral ivoirien ouvre une

gement profond du système productif. C'est, dorénavant, l'accès à cette main-d'œuvre, et non plus l'accès à la terre, qui est déterminant.

Une cinquième étape est enfin amorcée avec l'apparition, dans les années qui suivent la proclamation de l'indépendance nationale et, avec elle, de la vacance des terres inoccupées, d'un intense courant migratoire de planteurs baoulé vers les zones forestières peu peuplées de l'ouest du pays, où se constituent de véritables villages de colonisation. Époque qui connaît, à partir des années 1970, une raréfaction de la main-d'œuvre salariée, nécessitant une nouvelle fois la réorientation du système productif.

L'histoire économique et sociale des Baoulé témoigne ainsi de façon constante de la capacité de cette formation sociale à s'adapter économiquement aux situations nouvelles, qui, au fil du temps, se sont offertes à elle. Pour J.-P. CHAUVEAU, toute conception « mécaniste » du rapport organisation sociale/organisation de l'espace doit donc être rejetée, seule une approche dynamique étant à même de rendre compte de la nature exacte — une nature mouvante, fluctuante — de ce rapport.

Pour Th. KOPY enfin, la projection de l'homme sur l'espace se fait selon un ensemble de règles, se traduit par un ensemble de signes repérables dans l'organisation du paysage, qui confèrent au phénomène un caractère « systémique ». C'est donc le système spatial spécifique à chaque ensemble ethno-culturel — Th. KOPY emploie l'expression d'« éco-système humain » — qu'il est important d'appréhender dans cette relation. Une approche qui s'inspire très largement des travaux récemment faits sur les concepts d'espace social, d'espace vécu, d'espace animé, d'espace de vie, d'espace d'utilisation (cf. A. FRÉMONT, J. GALLAIS, J. CHEVALIER, D. GOURGEAU, pour ne citer que les auteurs auxquels Th. KOPY se réfère dans son texte), concepts qui mettent tout particulièrement l'accent sur la dimension culturelle, souvent méconnue, de l'espace.

L'exemple ici présenté est celui des Odzukru — plus connus sous le nom d'Adjoukrou —, un peuple de Basse-Côte-d'Ivoire établi à une quarantaine de kilomètres à l'ouest d'Abidjan et qui compte quelque 40.000 individus répartis en 31 villages. La « pièce maîtresse », le « centre nerveux » de leur système d'organisation spatiale n'est cependant pas le village mais le *san*, la palmeraie natu-

thème sont de quatre ordres.

Personne ne conteste l'existence d'une relation entre type d'organisation sociale et organisation de l'espace.

Cette relation est dynamique. Elle ne peut être valablement saisie qu'en référence au contexte socio-historique dans lequel elle s'établit.

Les modèles théoriques mis au point pour l'appréhender se heurtent malheureusement à des objections empiriques qui ne les rendent pas très opérationnels.

La seule approche satisfaisante semble dès lors être celle de type « systémique », dans laquelle la projection de l'homme sur l'espace est posée en termes d'« éco-système humain ».

Soulignons enfin qu'aucun des auteurs n'a cru nécessaire de s'interroger sur le concept même de formation sociale. Tous l'emploient dans un sens très neutre et très large de grouement socio-

politique, à des échelles allant du segment de lignage à l'ethnie. Rappelons que le concept de formation sociale — en fait de formation économique et sociale — apparaît pour la première fois chez Marx, en 1859, dans la Préface à la « Contribution à la critique de l'économie politique », une formation sociale se définissant avant tout à travers un mode de production. La commune agricole de la Russie du XIX^e siècle en est une ; la société bourgeoise, une autre. Une terminologie, donc, sur laquelle la discussion est également ouverte, encore que cela risque de nous entraîner loin des préoccupations de ce colloque.